

# Dastum, la maison des sources

UN FILM DOCUMENTAIRE  
DE GIUSEPPE DE VECCHI

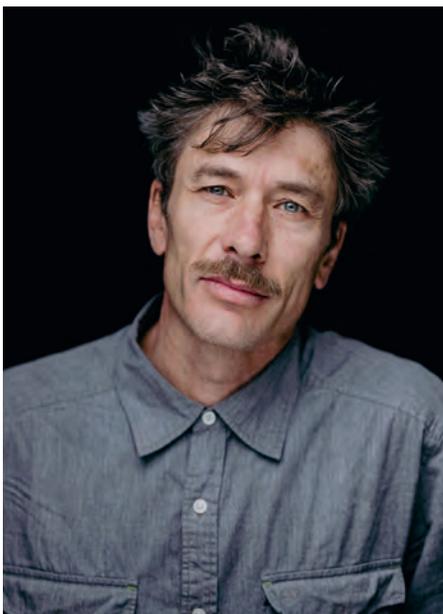
*Pour la première fois, Dastum se voit consacrer un film documentaire : Dastum, la maison des sources, qui sera présenté à la Bogue le 25 octobre avant une diffusion sur France 3. Le plus surprenant est que celui qui a imaginé et tourné ce très beau film est un réalisateur italien, Giuseppe de Vecchi. Il nous explique ici le pourquoi et le comment de sa démarche.*

**Musique Bretonne : *Quel est ton parcours de réalisateur ? Comment conçois-tu ton travail ?***

**Giuseppe de Vecchi :** Depuis près de vingt ans, je réalise des films sur la musique. J'exerce ce travail de réalisateur avec l'envie de raconter des histoires par l'écriture de films documentaires. Progressivement, j'ai acquis un goût et un savoir-faire pour la réalisation de captations de concerts à destination des chaînes françaises et des plateformes Internet dédiées au spectacle vivant, comme celle de France Télévisions, d'Arte, mais aussi Qwest, Mezzo, et parfois des chaînes régionales.

Avec les années, j'ai été amené à filmer une grande variété de styles et de traditions musicales. J'ai développé une prédilection pour le jazz, les « musiques racines » des Antilles, les musiques traditionnelles d'Afrique, mais aussi d'Orient, plus rarement les traditions populaires d'Europe. Pour ne citer que

quelques noms d'artistes dont l'approche de la musique traditionnelle m'a particulièrement touché, je pense, par exemple, à Danyel Waro, Hermeto Pascoal, Yamandu Costa, Vincent Peirani, aux chanteurs occitans San Salvador et aux musiciens iraniens, syriens et afghans que j'ai récemment filmé en soutien au mouvement révolutionnaire Femme, Vie et Liberté !



Mon travail s'exerce en étroite collaboration avec plusieurs figures professionnelles qui sont essentielles pour la réussite d'un projet. Au fil du temps, j'ai tissé un réseau de personnes aux compétences techniques pointues en matière d'image et de son mais surtout dotées d'une grande sensibilité artistique. Filmer la musique est en soi un acte technique à la portée de tout le monde ; pourtant, la réussite de cet exercice demande le développement d'une disponibilité intérieure à l'imprévu pour accueillir la musique comme une vision.

L'image doit pouvoir offrir des points de vue au plus près de l'expression musicale, telle qu'elle s'incarne dans un moment donné. Quand je filme, il me semble voir apparaître les chemins sur lesquels les musiciens s'aventurent. Les musiques me racontent une histoire que, le plus souvent, j'entends comme le récit d'une libération.

**M.B. : *Comment en vient-on à se spécialiser dans la musique ?***

**G.d.V. :** Mon parcours de réalisateur s'est développé en parallèle à l'intérêt que j'ai porté à la musique.

■ Giuseppe de Vecchi (photo Jérôme Sivien).

■ Parmi les images du film : à Dastum en 2023, Vincent Morel avec Jolon Timms, étudiant américain qui consacre son mémoire de master à Dastum et, plus bas, Mickaël Saulnier au poste de numérisation des archives sonores.

Depuis mon adolescence en Italie, la musique a joué un rôle important dans la manière où je regarde le monde. J'écoutais des musiques qui m'aidaient à me défendre des valeurs d'une société qui m'apparaissait superficielle et conformiste. Issu d'une périphérie urbaine plutôt bourgeoise, j'ignorais presque tout des musiques de tradition populaire. Je trouvais dans le rock et le punk anglais un état d'esprit intéressant pour survivre.

À dix-sept ans, dans les années 1990, je suis arrivé en France avec mes parents et mes sœurs. L'opportunité d'une nouvelle vie s'est présentée à moi. Mon père souhaitait offrir à sa famille la possibilité de connaître, le temps d'une mutation professionnelle, une autre culture européenne.

Une nouvelle étape s'est ouverte le jour où j'ai accompagné un nouveau camarade de lycée à la médiathèque municipale de Saint-Germain-en-Laye, la banlieue parisienne où j'habitais. Je m'y suis inscrit et ai commencé à emprunter chaque semaine une quinzaine de disques. J'ai alors plongé dans un panorama musical insoupçonné.

Dans ma chambre, je copiais sur cassette les nouvelles musiques qui me devenaient essentielles : le jazz, le be bop, la bossa, le jazz-rock et le free jazz. Puis, j'ai franchi le seuil du rayonnement des musiques du monde. Elles étaient là, disponibles à l'écoute, présentées comme pour un banquet gourmet.

Je me surprends à conserver encore chez moi une valise remplie de ces cassettes. Elles m'ont accompagné longtemps en voiture et ont



défilé le long des routes, pendant des travellings imaginaires. J'ai le souvenir d'une envie de cinéma en ces moments. J'aime imaginer que la musique ait joué ici de son pouvoir magique de transformer les rêves en réalité.

J'ai précisé par la suite mon projet de réaliser des films en fréquentant assidûment la Cinémathèque. S'y s'organisaient tous les samedis matin des rencontres entre anthropologues et cinéastes, avec Jean Rouch en animateur. Promoteur d'un emblématique « cinéma-vérité », il m'a apporté les bases pour comprendre les enjeux de la réalisation. Chercheurs et réalisateurs venaient avec leurs films et de longues discussions passionnées suivaient les projections.

À cette époque, j'ai réalisé mon premier film : *Tabanka Ka Mori* (2001), un documentaire musical

aux îles du Cap Vert. Le film suit le déroulement d'une ancienne tradition carnavalesque et subversive à l'occasion de la Saint Jean. C'est grâce à ce film que j'ai eu l'occasion de venir pour la première fois en Bretagne, sur l'île de Groix, pour présenter le film au Festival insulaire.

Dans mon parcours, il y a aussi la rencontre déterminante avec le cinéaste et musicien Frank Cassenti, créateur du festival Jazz à Porquerolles. En vingt éditions, nous avons filmé des centaines d'heures de rencontres avec les plus grandes personnalités du jazz, allant d'Archie Shepp à Marc Ribot, d'Aldo Romano à Monica Passos, de Charles Lloyds à Richard Galliano, Bernard Lubat, André Minvielle... Cela a été une école formidable, avec la complicité et le génie du producteur et réalisateur Samuel Thiebaut et de

toute une équipe de personnes avec qui je continue à travailler, dans ce même esprit, au sein de la société de production Oléo films.

**M.B. : *Comment t'est venue l'idée de consacrer un film à Dastum ?***

**G.d.V. :** La mise en route d'un film est toujours une histoire en soi et chaque tournage est une source d'apprentissages insoupçonnés. Je crois qu'il n'y a que des hasards mystérieux dans ce domaine.

Je suis venu à la Bretagne par la clarinette. J'ai décidé d'apprendre à en jouer avec la naissance de ma fille. Après une initiation auprès d'une association musicale de mon quartier, j'ai découvert par hasard sur Internet une annonce de la Mission Bretonne de Paris. Je me rappelle qu'elle était rédigée ainsi : « Atelier collectif de clarinettes, aucun niveau de solfège nécessaire, juste l'envie d'apprendre ensemble... » Franchissant les portes de la Mission dans le quartier de Montparnasse, j'ai été rapidement transporté par le caractère insolite et hors du temps des lieux. J'ai été happé par l'approche inclusive du responsable et meneur de ces cours, Yann Boulas. Il m'a réservé un accueil bienveillant, à moi, l'Italien, qui venait pratiquer la treujenn-gaol, littéralement le « trognon de chou ». C'est là que j'ai écouté la première fois du kan-ha-diskan, des chants à répondre, que j'ai répété des airs de gavotte et appris à en reconnaître les styles. Yann m'a naturellement parlé avec beaucoup de respect et d'admiration des éditions Dastum, et dans ses yeux, il m'a semblé lire une invitation à explorer la pointe d'un iceberg caché.

À la Mission Bretonne, j'ai compris qu'un répertoire musical ancien continuait à percer son chemin et arrivait jusqu'à nous, et jusqu'à

moi en particulier. Et cela m'a ému. Ce qui m'a le plus interpellé, c'est la familiarité avec laquelle il me parlait. Il m'avait manqué en Italie une tradition musicale locale et populaire vivante. Peut-être ne l'avais-je pas vue ? L'avais-je évité ? Et pourtant celle, bretonne, que je venais à peine de rencontrer me parlait de près et m'interrogeait. C'est le questionnement sur l'origine de mon ignorance qui m'a le plus rapproché du sujet.

Pour tenter d'aller chercher des réponses, il me fallait d'abord circonscrire le sujet, en quelque sorte le « cadrer » dans le viseur de ma caméra. Dastum, avec son histoire et son activité au quotidien dans les locaux à Rennes, pouvait m'offrir le cadre idéal et commode pour commencer l'exploration.

**M.B. : *Comment as-tu préparé ce film ?***

**G.d.V. :** J'ai toqué à la porte de Dastum un matin du mois de mai 2019. Gaëtan Crespel, le directeur, m'avait invité à passer. J'avais pris le courage de l'appeler pour provoquer quelque chose, je ne savais pas quoi, probablement une visite des lieux.

Lors de cette première rencontre avec Gaëtan, nous avons parlé à bâtons rompus de musique et de cinéma pendant plus de deux heures. Nous avons trouvé rapidement la correspondance entre les références respectives dans lesquelles nous inscrivions notre travail.

Je lui parlé de Jean Rouch et lui m'a parlé de son expérience de travail avec le réalisateur cambodgien Rithy Panh. Je lui parlé des collectages que j'avais entendu de l'américain Alain Lomax, des rares enregistrements qu'il avait fait en Italie du sud dans les années 1950. Il m'a parlé du mouvement revi-

valiste des années 1970 en France dont j'ignorais tout. Il m'a raconté l'émergence de la folk music en France, le concert d'Alan Stivell à l'Olympia en 1972, la publication, la même année, d'une lettre ouverte de Pete Seeger dans la revue *Rock & Folk*... Puis évidemment, le travail de Patrick Malrieu et de toute une génération de « collecteurs d'airs et de musiques », avec le contexte dans lequel le projet de Dastum avait germé.

En une matinée, nous avons abouti, sinon à une idée de film, au désir de faire quelque chose ensemble. Nous avons correspondu près de trois ans avant que je trouve les moyens pour réaliser le film.

N'habitant pas la Bretagne, je me préparais à devoir organiser plusieurs aller et retours. Je me suis rendu compte que la distance que je devais franchir permettait également un recul nécessaire pour réaliser un film. Mon sujet était vaste et il risquait de m'engloutir par sa richesse, son ampleur et sa complexité.

Je gardais en moi l'objectif, comme une résistance intérieure, de ne faire ni un film destiné aux spécialistes, ni un film institutionnel pour la promotion de l'association Dastum, même si l'anniversaire des 50 ans pouvait évidemment le justifier. Ce qui me paraissait le plus intéressant était de questionner les raisons secrètes qui poussent encore les jeunes d'aujourd'hui à réécouter les enregistrements d'un monde que j'imaginai disparu. Dans mon imaginaire, il y avait ici quelque chose du ressort « fantomatique » dont le film pouvait se nourrir pour en quelque sorte parler avec les morts, ce qui est un sujet anthropologique, qui touche à l'essence ontologique du cinéma et de l'art en général.

**M.B. :** *Est-ce que certaines rencontres ou expériences ont joué un rôle décisif dans ton projet ?*

**G.d.V. :** Pour trouver les fils du film, il me fallait trouver des jeunes musiciens qui acceptaient de m'accueillir dans l'intimité de leur travail afin que je puisse voir comment ils se servaient concrètement d'anciens enregistrements réalisés par une autre jeunesse, celle notamment des années 1970.

Gaëtan a été visionnaire en me présentant très rapidement à Yann-Ewen L'Haridon et Emmanuelle Bouthillier. Dans le cadre du 50<sup>e</sup> anniversaire de Dastum, les deux musiciens avaient reçu la proposition de créer chacun une série de concerts sur la base de leurs répertoires respectifs de Basse-Bretagne et de Haute-Bretagne. Ils ont accepté généreusement ma présence pendant plusieurs sessions de leurs respectives résidences avec leur amis musiciens. J'ai compris rapidement qu'une bonne partie du film pouvait être portée par l'émotion de leur musique.

J'ai ressenti par la suite le besoin d'élargir à d'autres rencontres pour donner au film une expression chorale, mais la musique était déjà là.

**M.B. :** *Des paysages, des images de la nature jalonnent discrètement le film. Peut-on nous parler de ce choix ?*

**G.d.V. :** Le travail de montage a été un moment très réjouissant avec Sylvain Piot, ami et collaborateur depuis nombreuses années déjà. Nous

avons été surpris de voir comment chaque élément trouvait rapidement sa place. J'avais apporté en salle de montage beaucoup d'images d'eau et de nature, que j'avais filmées en macro. J'avais été très intéressé par quelques anciennes fontaines et aussi un four à pain que j'avais rencontré de façon totalement inattendue sur les sentiers de quelques promenades solitaires. J'avais senti dans ces lieux une généreuse présence que j'ai tenté d'évoquer dans ces images de nature. En salle de montage, avec Sylvain, ces images nous ont évoqué l'idée de la biodiversité comme une métaphore de l'expression culturelle et nous est apparue comme condition nécessaire pour une vie saine et reliée à ses sources locales.

**M.B. :** *Où et quand pourra-t-on voir ce film ?*

**G.d.V. :** L'avant-première aura lieu à Redon à la Bogue d'or, le vendredi 25 octobre à 18h au cinéma Manivel, en présence de l'équipe du film, de France 3, du producteur exécutif Sombbrero & Co, de Dastum et du Groupement culturel breton des pays de Vilaine. Il devrait être également projeté à L'Arvor à Rennes et aux Studios à Brest en fin d'année. Il sera enfin diffusé sur France 3 Bretagne, Tébéo, Tébésud, TVR, Brezhoweb et KuB en novembre, la date reste à confirmer.

*Propos recueillis par Gaëtan Crespel et Caroline Le Marquer*

*Si vous souhaitez organiser une projection du film, contactez Dastum.*



---

■ D'autres images du film : Yann-Ewen L'Haridon dans un repas chanté en 2023 et, plus bas, le groupe Planchée de Manu Bouthillier au grand fest-noz de Yaouank à Rennes en 2023.